

Guillaume Perilhou

# Ils vont tuer vos fils

L'Observatoire

ISBN : 979-10-329-2570-6  
Dépôt légal : 2022, août  
© Éditions de l'Observatoire / Humensis, 2022  
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

*à M. K.*

« Il n'a pas de place dans ce monde ! On le pourchasse ! Maman ! »

Gogol, *Le Journal d'un fou*

Je porte pour toujours la solitude de ceux qui ont vécu avant moi  
dans l'ombre et la révolte tue.

# Partie I

« L'an 190. un scandaleux procès remit sur le tapis une fois encore l'irritante question de l'uranisme. »

Gide, *Corydon*

Avec ma mère on avait pris le train qui rappelait le samedi, il y a longtemps, quand on allait chez mes grands-parents. Ce même train de Quimper à Brest qui nous conduisait vers le silence, là où l'on ne pouvait parler de rien, fallait rester léger, ne pas discuter de politique parce qu'ils n'y connaissaient rien mes grands-parents, encore moins de musique ou de choses tristes qui les rendaient sourds. Il y avait des repas interminables avec la télé dans le fond, *Les Feux de l'amour* remplacés par des émissions dans lesquelles les gens partageaient leurs malheurs avant les promenades, toujours les mêmes en bord de mer. Ma grand-mère seulement demandait Comment ça va l'école ? l'unique question, parfois Quand est-ce que tu nous présentes une copine ? puis aussitôt Ah tant mieux c'est bien - elle répondait avant même que je ne le fasse, elle ne supportait pas les choses qui ne vont pas ma grand-mère, la réalité dans le fond, c'est qu'elle refusait d'affronter la peine parce qu'elle en était remplie. Elle avait gardé la même coiffure depuis les années cinquante, un chignon ramené en boudin comme les hôtesses de l'air, celui qu'elle avait du temps de sa jeunesse, de son mariage avec mon grand-père, quand elle croyait encore que ç'allait être bien. Je n'ai jamais discuté avec mon grand-père, un midi je lui avais demandé si je pouvais m'asseoir à côté de lui, Tu t'assoiras où on te dit de t'asseoir il m'avait répondu d'une grosse voix. Ma mère ne parlait jamais de lui, quand je lui posais une question à son propos elle répondait à côté ou me demandait si j'avais faim ou si je voulais jouer. Mon grand-père était un fantôme.

On avait fait ce même trajet pour aller voir la juge peu après que j'ai dénoncé mon père. Alors dites-moi comment ça se passait elle m'a demandé, C'était dans la douche j'ai répondu, quand j'étais petit et que je ne savais pas encore me laver tout seul, il me caressait le cul et moi j'aimais ça au début ça faisait du bien j'en redemandais même parfois je disais t'arrête pas. Au début je ne me rendais pas compte que ce n'était pas normal, pas légal j'avais dit, j'étais gosse quand il a commencé, quatre ou cinq ans, il mettait sa main sur mon derrière et

il frottait dedans sur la raie et puis sur mon sexe ou sur ma bite j'ai sans doute dit et il tirait il décalottait pour laver le bout c'est comme ça qu'on a su que j'avais un phimosis, parce que ça me faisait mal. Elle avait froncé les sourcils, la juge, s'était un peu reculée. Elle a dit Monsieur attendez, enfin monsieur je comprends pas bien, c'est normal pour un père de laver son enfant, enfin pour un parent quel qu'il soit, père ou mère, il faut aussi froter les parties intimes, et on a commencé à s'embrouiller. Je lui ai dit Attendez vous ne me croyez pas ? c'est quoi le délire, quelqu'un vient vous rapporter une agression sexuelle et vous non rien circulez c'est ça la justice ? Elle a fermé les yeux et donné un léger coup de menton dans ma direction style bon continuez. J'ai repris Donc il le faisait, je ne sais pas, assez souvent, tous les trois quatre jours, les autres fois il me savonnait normalement, n'insistait pas, à ce moment-là ma mère à côté de moi me regardait sans expression, elle n'en pouvait plus elle avait trop souffert. Ça remuait son aigreur je crois parce qu'il était parti avec une autre, juste après ma naissance, une collègue avocate, il est avocat, peut-être pour ça qu'il s'est permis tout ça je me suis dit, il doit se sentir un peu hors de portée, se dire que ça n'arrive qu'aux autres, aux plus faibles sans doute, aux non-initiés, il n'a jamais dû penser que les médecins eux aussi tombent malades. Je ne réfléchissais pas à comment formuler, je me disais c'est son métier à elle, elle en voit toute la journée des vertes et des pas mûres je ne vois pas ce qu'il y a de gênant, mais elle semblait surprise la juge d'entendre des mots sans retenue comme s'il fallait être timide pour dire la vérité. Ça s'est compliqué quand on en est venu à ma mère, Bon dites-moi madame qu'en pensez-vous vous croyez que c'est possible ça de la part de votre ex-mari ? alors elle a commencé à parler fort ma mère, Comment voulez-vous elle gueulait, comment voulez-vous que je sache, j'en sais rien de ce qui se passe chez lui je ne le connais plus ! Elle le traitait de tous les noms, depuis longtemps ma mère n'attendait plus rien des autres, alors elle a commencé par le début, avant que je sois là, des années plus tôt quand ça n'allait déjà pas fort. Elle racontait un jour près de Larmor, ils étaient en vacances chez ses parents à lui, ils marchaient sur la plage et elle avait parlé d'enfants, innocemment comme ça l'air de rien, ils étaient encore très jeunes, elle avait parlé de ça sans réfléchir l'air de dire dans l'absolu, dans l'idée, savoir ce qu'il



en pensait d'avoir un jour des enfants et il s'était braqué. Il avait dit Ah non sûrement pas moi aujourd'hui des enfants impossible faut que je passe le barreau et je n'ai pas l'intention d'élever un enfant seul. Il avait dit *seul* alors que sa question à elle entendait d'en avoir à deux tous les deux, et les blessures étaient nées là. Je suis arrivé un an plus tard.

Il avait dit que ma mère l'avait fait exprès, il avait jeté son verre par terre il avait crié, elle disait qu'à ce moment-là elle avait cru que ç'allait me tuer, qu'elle allait faire une fausse couche, que c'était ce qu'il voulait mais je me suis accroché. Pendant des années il n'a pas voulu me voir et son absence nous arrangeait. Plus tard il s'est réveillé je ne sais pas vers mes quatre ou cinq ans, il a dit je veux le garder moi aussi, au début elle disait hors de question et puis elle a dû penser non faut qu'un fils voie son père alors elle a consenti, j'allais là-bas une semaine de vacances de temps en temps, à Quimper enfin juste à côté dans un bled à la campagne, il n'était pas parti loin. Une semaine de temps en temps moi ça m'allait, pas trop non plus parce qu'on ne se connaissait pas et que j'aimais ma mère plus que je l'aimais lui. C'est vrai qu'elle ne pouvait pas deviner ce qui s'y passait, au début je ne lâchais rien parce que comme je disais je ne voyais pas le mal et puis on était un peu copains, chez lui c'étaient des bonbons du coca les vacances et les jours de repos où l'on pouvait faire des choses tard se coucher tard se lever tard. Elle répétait ça à la juge ma mère, qu'elle n'en savait rien, J'aimerais bien vous y voir elle lança, la juge ne bronchait pas elle avait une technique de psy, ils se taisent pour qu'on continue de parler parce que les gens n'aiment pas le vide, ils ont peur des blancs – moi parfois avec les psys y a des moments hyper longs sans un mot, ça ne me dérange pas au contraire, je trouve que ça repose, ça laisse venir le temps. Elle fixait ma mère en silence et se réveillait soudain pour hausser le ton, Mais enfin madame écoutez madame, le ton sévère un peu peau de vache, c'était son rôle, elle s'énervait contre ma mère et contre moi parce que quand même il aurait pas fallu qu'on accuse un innocent. Vous savez que c'est grave, ce sont des accusations très graves Guillaume elle assénait et dans le fond elle devait être bien embêtée face à notre cas parce que les faits remontaient à loin, là je commençais l'adolescence, j'avais plus de chances enfin de risques de l'ouvrir, j'étais plus dangereux pour lui et

peut-être que les poils de mes couilles ne lui plaisaient pas. Les années s'éloignaient, les gestes de mon père se confondaient dans le désordre.

Il a nié d'emblée. La juge lui avait envoyé une lettre comme à nous, une lettre de convocation, dans le droit comme dans la vie faut écrire pour que ça compte. Mon père était tombé de l'armoire – la juge l'a dit comme ça. Je me souviens de ce jour où ma mère l'a ouvert ce courrier en revenant de la boîte aux lettres, d'habitude elle pose tout sur la table de la cuisine, trie les publicités et le journal qu'elle jette d'emblée (ça fait longtemps qu'elle ne suit plus l'actualité, ça la déprime mais elle a trop la flemme de se désabonner ou peut-être qu'elle ne sait pas comment s'y prendre ou qu'elle a renoncé) avant de s'attaquer aux enveloppes. Cette fois l'expéditeur n'était pas au dos mais en haut à gauche : *Tribunal de grande instance de Brest*. Ma mère avait déchiré le papier devant la maison, sur la longueur, je l'avais prévenue pour mon père alors elle l'attendait depuis des jours des longs jours parce que la justice est aussi lente que la nuit tombe vite.

La juge nous a raccompagnés jusqu'à la porte, nous a serré la main les yeux dans les yeux, elle souriait un peu, une douceur de réconfort, une feuille qui tombe dans un champ rougi par la guerre.

De cette convocation je garde le visage gris de ma mère, vieilli par la cigarette, ses yeux perdus et ses pensées qui la traversaient comme des éclairs dont on devinait le grondement étouffé. Elle a l'air de toucher du doigt la fin de sa vie je pensais, ou en tout cas l'impossibilité désormais d'y faire face plus encore. À cette époque elle s'était refermée encore plus qu'elle ne l'était déjà.

Ma mère m'avait élevé dans la modernité, j'avais droit à toutes sortes de jouets, des poupées comme des camions. J'étais une sorte de pape à qui l'on offrait ce qu'il demandait, quand des connasses lui soufflaient Pourquoi tu lui achètes des jouets de fille elle répondait avec application même quand elle était fatiguée alors qu'elle aurait pu se taire ou ignorer ou s'énerver, Mais qu'est-ce que vous insinuez ? que j'élève mal mon enfant ? Les samedis sans train pour Brest étaient les seuls vrais jours de congé. Le dimanche y avait les devoirs, l'angoisse du lendemain, l'odeur de la tarte aux pommes qui cuisait et signifiait que c'était fini. Quand on se couchait le vendredi je demandais à ma mère On fera quoi demain ? On verra elle disait, elle ne répondait jamais autre chose que cela et je le savais mais j'essayais, j'espérais, je voulais un programme, qu'il y ait plein de choses à faire, un moyen de ne pas gâcher les seules heures de bonheur. Planifier la crispait, il n'était pas question de mettre des règles le seul jour où il pouvait ne pas y en avoir, très jeune elle m'a demandé ce que je souhaitais, comment je voyais les choses, à quelle heure manger me laver faire mes devoirs, à quelle heure décider de ci ou ça parce que ça la reposait, elle n'imposait rien, ni à moi ni à elle-même. Vite je me suis noyé, le moindre choix est devenu torture, je n'arrivais plus à trancher. Plongé dans le noir de ma chambre je glissais dans un ravin, je ne voyais pas d'expérience plus morbide que le moment du coucher. Je n'arrive toujours pas à m'endormir aujourd'hui, il me faut des heures, souvent de l'alcool ou des pétards, la baise aussi ça marche ou tout en même temps encore mieux, maintenant on me dit que j'ai des cernes, Comment ça se fait que tu sois si fatigué, t'as fait la teuf ou quoi ? J'ai envie de les buter les gens qui me demandent ça mais je dis voilà c'est ça.